



Archéologie du mot *sublimis*

Paul-Marius Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1205>

ISSN : 1923-2713

Éditeur :

Université d'Ottawa, Université Laval

Édition imprimée

Pagination : 37-60

ISSN : 0317-5065

Référence électronique

Paul-Marius Martin, « Archéologie du mot *sublimis* », *Cahiers des études anciennes* [En ligne], LVI | 2019, mis en ligne le 19 mai 2019, consulté le 16 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1205>



Les contenus des *Cahiers des études anciennes* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Archéologie du mot *sublimis*

PAUL-MARIUS MARTIN
Université Paul-Valéry (Montpellier III)

Dans un ouvrage récent, R. Doran¹ met en évidence la nature duale de l'expérience du sublime : celui-ci est à la fois la reconnaissance, vue d'en bas, d'une force plus grande que nous et une élévation souhaitée vers les hauteurs, que cette force nous donne l'envie et les moyens d'atteindre. Il nous semble que le mot latin *sublimis* rend mieux cette dualité que le mot grec qu'on donne couramment comme équivalent ὑψηλός, « élevé » — lequel dérive directement du titre même du traité Περὶ ὕψους. En effet, le sens original de *sublimis*, selon A. Ernout et A. Meillet², est « qui va en s'élevant, qui se tient en l'air », et le sens dérivé : « placé en hauteur, élevé, sublime ». Le sens original, actif, renvoie à un observateur qui, d'en bas, voit quelque chose s'élever, tandis que le second sens, plus statique, place l'observateur pour ainsi dire à la hauteur de l'objet observé. Notre enquête va nous amener à nuancer cette double signification.

Elle se fonde en premier sur une recherche effectuée dans le CD-Rom de la Bibliotheca Teubneriana Latina. Celle-ci fait apparaître, dans la littérature latine conservée, 619 occurrences du mot — y compris sous les formes *sublimen*, *sublimus*, et en comptant ses dérivés d'époque impériale (*sublimitas*, *sublimiter*, *sublimitus*).

¹ R. DORAN, *The Theory of the Sublime from Longinus to Kant*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

² A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1967⁴, s. u. *sublimis*.

C'est sur ce relevé que nous avons fondé notre enquête, en étant bien conscient que toute statistique sur les œuvres antiques est forcément gauchie par la perte de nombre d'entre elles. L'examen de ces occurrences permet cependant deux conclusions. La première est que nous avons intérêt, pour la commodité de l'enquête, à considérer le sens de « élevé, haut, placé en hauteur » comme premier, et non comme dérivé, parce qu'il est dans les textes, dès l'origine, le plus courant³. En effet, les fragments qui ont surnagé du naufrage de la première production littéraire latine montrent que, quand le mot y apparaît⁴, il est toujours utilisé dans ce sens : ainsi en est-il dans le peu qui reste de Naevius (1 attestation) et d'Accius (4). Il en est de même chez les auteurs mieux conservés, Plaute (2 + 4 *sublimen*) et Térence (2 *sublimen*)⁵. La seconde conclusion est qu'il existe un autre sens dérivé, ignoré d'A. Ernout et A. Meillet : celui de « hautain »⁶, que possède aussi le grec *ὕψηλός*.

Notre enquête se limite à la période tardo-républicaine et augustéenne, parce que c'est dans cette période, d'un siècle et demi environ, que s'est effectué le glissement du sens de « élevé » vers celui de « sublime ». On compte 111 attestations du mot dans cette période, entre Lucrèce et Ovide, dont plus de la moitié (60) dans le sens originel de « élevé ». Encore avons-nous exclu de cette statistique la traduction par Germanicus des Phénomènes d'Aratos et les Astronomiques de Manilius, qui l'auraient faussée par une utilisation abondante, mais obligée, du terme *sublimis* dans son acception première.

³ Dans notre tableau des statistiques (cf. *infra*, p. 60), c'est celui-ci qui est recensé sous la rubrique « sens original ». Le chiffre romain qui suit les citations indique le niveau de sens selon la gradation suivante : **I** : tendant vers le sens dérivé sublime ; **II** : ayant +/- le sens dérivé sublime ; **III** : ayant le sens dérivé orgueilleux.

⁴ Ce qui n'est pas toujours le cas. Livius Andronicus, Pacuvius, Caecilius, Caton l'Ancien, du moins pour ce qui en reste, ainsi que Lucilius sont muets.

⁵ Réserveons pour l'instant le cas d'Ennius, cf. *infra*, p. 40.

⁶ Il est identifié par **III** à la fin des citations.

Il faut d'abord noter que le terme est absent du corpus conservé de plusieurs auteurs de cette période : aucune attestation dans la Rhétorique à Herennius, ni chez César, ni chez Cornelius Nepos. Le mot n'attire, à l'évidence, ni les ouvrages rhétoriques, ni les ouvrages historiques. D'une manière générale, les auteurs de la République finissante utilisent peu le mot et, quand ils l'utilisent, c'est, en général, de manière très banale, dans son sens original : ainsi en trouve-t-on une occurrence chez Catulle (68, 48) ; une encore, conservée dans les fragments des Histoires de Salluste (III, fr. 27 Peter) ; et une troisième, dans la *Guerre d'Afrique* (LXXXIV, 2)⁷.

I

Cicéron, Triarius et Varron

Maigre récolte, s'il n'y avait les quinze occurrences de Cicéron et les dix de Varron. Seuls deux auteurs de cette période, donc, utilisent le mot avec une certaine fréquence. Il faut cependant faire remarquer que, sur les quinze occurrences cicéroniennes, neuf sont employées dans le sens original. Seules six sont donc intéressantes pour notre enquête. Or — première surprise — ces occurrences ne se trouvent ni dans l'œuvre oratoire de l'Arpinate, ni dans ses traités de rhétorique, ni dans sa correspondance, ni dans ce qui nous reste de son œuvre poétique, mais uniquement dans deux de ses œuvres philosophiques : les *Tusculanes* et le *De la nature des*

⁷ L'auteur en est inconnu, mais, qu'il s'agisse de L. Munatius Plancus (cf. A. PALLAVISINI, « Il Capitolo 22 del Bellum Africum e la propaganda augustea », in M. SORDI (ed.), *Contributi dell'istituto di storia antica*, Milan, Vita e Pensiero, 1974, II, p. 107-114) ou de quelqu'un d'autre, il est certain que le texte a été rédigé, par une ou deux mains, dans les années qui ont suivi la mort de César. Cf., en dernier lieu, L. LORETO dans son édition du Pseudo-César, *La lunga guerra civile*, Milan, Rizzoli, 2009 (2001), p. 26-31 ; J. F. GAERTNER & B. C. HAUSBURG, *Caesar and the Bellum Alexandrinum*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013, p. 13 ; 22-24 ; 27-28 ; 157.

dieux, écrites toutes deux à la date tardive de 45⁸. Cette absence, notamment dans les œuvres rhétoriques, ne manque pas d'intriguer. Selon nous, elle s'explique par le fait que le terme est senti comme appartenant à la sphère poétique, et plus spécifiquement épique. Deuxième surprise, sur les cinq occurrences du *De natura deorum*, quatre sont en fait une citation d'Ennius, la même à chaque fois :

De la nature des dieux II, 4 ; 64 ; III, 10 ; 40 = Ennius, fr. 345 Valhen, aspice hoc **sublime** candens, quem uocant omnes Iouem, « cet objet brillant, là-haut, que tous appellent Jupiter » (trad. Martin). **I**

Il convient donc de faire remonter à Ennius la première attestation de *sublimis* utilisé certes toujours dans son sens original, mais dans un contexte qui le tire vers un sens plus élevé⁹, puisqu'il y est associé à la vision du soleil-Jupiter. Ce serait donc, semble-t-il, à l'imitation ou à l'inspiration d'Ennius, que Cicéron utiliserait, une autre fois, dans le *De natura deorum*, le terme *sublimis* dans un contexte valorisant, à propos des oreilles, situées, comme les yeux, au sommet du corps, dans sa partie noble :

De la nature des dieux II, 140 : nam oculi tamquam speculatores altissimum locum obtinent, ex quo plurima conspicientes fungantur suo munere ; et aures, cum sonum percipere debeant qui natura in **sublime** fertur, recte in altis corporum partibus collocatae sunt, « les yeux, comme des gardiens, occupent la place la plus élevée, d'où ils remplissent leur fonction en regardant partout ; et les oreilles, qui doivent percevoir les sons (lesquels vont naturellement vers le haut), sont justement dans la partie haute du corps » (trad. Martin). **I**

Peu de temps auparavant cependant, dans les *Tusculanes*, envisageant la nature de l'âme, qu'elle soit formée d'air ou de feu, déclarait-il, de toutes façons, elle s'élève « vers le haut » (*sublime* ou *in sublime*, selon les manuscrits) :

⁸ N. MARINONE, *Cronologia ciceroniana*, Bologne, Pàtron, 2009 (2004), p. 215 sq. Les dates s'entendent « avant notre ère ».

⁹ Le tableau des statistiques fait apparaître ce sens sous la rubrique → **sublime I**.

Tusculanes I, 40 : [...] *perspicuum debet esse animos, cum e corpore excesserint, siue illi sint animales, id est spirabilie, siue ignei, **sublime** (var. **in sublime**) ferri*, « on doit considérer comme évident que l'âme, à sa sortie du corps, qu'elle soit formée de souffle, c'est-à-dire d'air, ou qu'elle soit formée de feu, s'élève **vers le ciel** » (trad. Humbert). **I**

L'éditeur de la Collection des universités de France, J. Humbert, traduit « vers le ciel », puisque le contexte se prêtait à une valorisation du terme.

Or il est intéressant de remarquer que ce sens apparaissait déjà dans un discours, écrit par Triarius, dont Sénèque le rhéteur nous a conservé un extrait :

C. Valerius Triarius, cité par Sénèque, Controverses VII, 1, 16 : *quidquid est [...] quod terris imperat, quod regnat profundo, quidquid est quod ex **sublimi** res spectat humanas, inuoco*, « quoi que ce soit qui règne sur terre, qui règne dans les profondeurs, quoi que ce soit qui regarde **d'en haut** les choses humaines, je l'invoque » (trad. Martin). **I**

Dans cet extrait sont évoquées les puissances qui régissent la terre, le monde souterrain et enfin le monde céleste, d'où la divinité considère « d'en haut, du ciel » les choses humaines. Le contexte, le ton sont solennels — il s'agit d'une invocation — et la volonté de magnifier ne fait donc aucun doute. Or l'orateur C. Valerius Triarius — puisque c'est lui dont il s'agit — a prononcé ce discours forcément avant 45. En effet, non seulement dans le *De finibus*, qui date de cette même année et dont il est l'un des interlocuteurs, Cicéron parle de lui au passé, mais déjà également dans le *Brutus*, datable de 46, où il vante sa maturité malgré sa jeunesse (*Des fins des biens et des maux* I, 13 ; *Brutus* 265 sq.)¹⁰ ; il faut en conclure que Triarius avait été tué pendant la guerre civile, où il était préfet dans la flotte de Pompée¹¹. C'est à lui, après Ennius, qu'il convient d'attribuer la primeur de l'évolution, de la hauteur vers l'élévation, du sens de *sublimis*.

¹⁰ Cf. N. MARINONE, op. cit., p. 191 et 214. Cf. aussi *Lettres à Atticus* XII, 28, 3, lettre de mars 45, où Cicéron se dit tuteur de ses enfants.

¹¹ Cf. César, *Commentaires sur la guerre civile* III, 5, 3

Il est possible de remonter plus haut. En effet, Varron, dans la petite partie conservée de son œuvre immense, utilise dix fois *sublimis*, mais huit fois dans son acception première, banale. Seules deux occurrences concernent notre enquête, mais elles sont particulièrement intéressantes. D'abord, dans un fragment conservé des *Satires ménippées* — œuvre de jeunesse de Varron, composée entre 80 et 67 —, on trouve *sublimis* employé dans le sens valorisant de « celui qui se tient au-dessus des autres hommes » :

Satires ménippées (LLA 284, fr. 1) : ita **sublimis** spheribus / iactato homines, ac uolitantis altos nitens tradito, « ainsi, l'homme, précipité des sphères supérieures, et s'efforçant de s'envoler vers le haut » (trad. Martin). **I**

Chose non moins intéressante, c'est aussi chez lui qu'on trouve, si notre interprétation est exacte, la première attestation connue de *sublimis* dans un sens dépréciatif. Le passage se trouve dans le livre II de son *Économie rurale*, œuvre tardive, écrite à 80 ans (I, 1, 1), donc en 37 / 36. Au chapitre 4, consacré à l'élevage du porc, l'interlocuteur, Scrofa, évoque la prédilection du porc comme victime sacrificielle lors des noces célébrées chez les *antiqui reges* ac *sublimes uiri* in Etruria :

Économie rurale II, 4, 9 : [...] quod nuptiarum initio antiqui reges ac **sublimes** uiri in Etruria in coniunctione nuptiali noua nupta et nouus maritus primum porcum immolant, « parce que, à l'origine des noces, les anciens rois et les prépondérants en Étrurie, dans l'union nuptiale d'une nouvelle épousée et d'un mari nouveau, immolent en premier un porc » (trad. Martin).

III

Il est loisible de penser que l'antiquaire Varron fait allusion à une coutume étrusque, dont il aurait trouvé le témoignage à propos des rois étrusques de Rome, et qui aurait été — ou serait encore — en usage chez les *sublimes uiri* étrusques. Il faut entendre ici l'expression comme signifiant « les gens de la haute, les gens d'en

haut ». Quand on connaît la haine des Romains pour la royauté¹² — récemment ravivée par la mort de César¹³ —, et la réputation d'orgueil du dernier roi étrusque de Rome¹⁴, il ne fait pas de doute, à nos yeux, que sublimis doit être pris ici dans un sens dépréciatif, ou à tout le moins ironique¹⁵. Faut-il voir un rapport entre l'émergence de ce sens et le sombre contexte politique du deuxième triumvirat ? L'hypothèse est tentante, en tout cas.

II Virgile

Avec cette attestation varronienne, nous sommes déjà sortis de l'époque républicaine proprement dite. C'est encore dans cette période transitoire, à la fois trouble et atroce, du triumvirat, qu'on trouve une autre attestation de sublimis, qui tend, elle, à le tirer vers le sens de l'élévation. Il s'agit d'un vers de la Bucolique IX de Virgile, évoquant la fameuse croyance au chant harmonieux que les cygnes exhalaient avant leur mort, en écho au martyr de Crémone et de Mantoue en 40 :

Bucolique IX, 29 : [...] cantantes **sublime** ferent ad sidera cycni, « les cygnes en chantant porteront ton nom **très haut**, jusqu'aux astres » (trad. Saint-Denis) ; « le chant des cygnes le portera **au plus haut**, jusqu'aux astres » (trad. Heuzé). **I**

Comme dans le passage des Tusculanes évoqué plus haut, le contexte — le miracle survenu à un être vivant qui expire en chantant les malheurs de la guerre civile —, renforcé encore par le groupe ad sidera, tire sublime vers le sens spirituel.

¹² Cf. P. M. MARTIN, *L'Idée de royauté à Rome*, II : Haine de la royauté et séductions monarchiques (du IV^e siècle av. J.-C. au principat augustéen), Clermont-Ferrand, ADOSA, 1994, p. 3-184.

¹³ Cf. P. M. MARTIN, op. cit., p. 154-172 ; cf. aussi P. M. MARTIN, *Tuer César*, Bruxelles, Complexe, 1988, passim.

¹⁴ Cf. P. M. MARTIN, *L'Idée de royauté à Rome*, I : De la Rome royale au consensus républicain, Clermont-Ferrand, ADOSA, 1982, p. 278 sq.

¹⁵ Pour une autre lecture de ce passage, cf. l'article d'E. ROMANO, *infra*, p. 77-90.

Avec Virgile, nous abordons une matière particulièrement riche puisque, sur les 21 occurrences qu'on trouve dans son œuvre, onze relèvent de notre enquête. Nous venons d'en voir une. Les dix autres se trouvent dans l'Énéide, écrite entre 29 et 19, confirmant ainsi que le mot *sublimis* appartient — déjà à l'époque d'Ennius peut-être — de préférence au vocabulaire épique. Sur ces dix occurrences, neuf tirent le mot vers une acception valorisante et la dixième, selon nous, a véritablement le sens de « sublime ».

La première se situe dans le cours du discours prophétique prononcé par Jupiter à l'intention de Vénus inquiète du devenir des Troyens :

Énéide I, 259 : [...] **sublimem(-n ?)** que feres ad sidera caeli magnanimum Aenean, « et tu emporteras **dans l'espace** jusqu'aux astres du ciel le magnanime Énée » (trad. Bellesort) ; « et tu élèveras **très haut** vers les astres du ciel le magnanime Énée » (trad. Heuzé). **I**

L'occurrence se trouve dans l'évocation de la destinée astrale d'Énée divinisé, renforcée, comme dans la Bucolique, par l'expression *ad sidera caeli*. La zone désignée ici n'est pas le ciel ordinaire, mais celui qui sert de demeure aux dieux.

La deuxième évoque le vol ailé de Vénus quittant son fils pour regagner Paphos :

Énéide I, 415 : ipsa Paphum **sublimis** abit sedes [...], « puis elle s'élève **dans les airs** et retourne à Paphos » (trad. Bellesort) ; « elle-même **par les airs** gagne Paphos » (trad. Heuzé). **I**

De nouveau, le terme est utilisé à propos d'une divinité, même s'il s'agit d'un simple « transport aérien ».

La troisième met en scène Mercure se préparant à aller délivrer à Énée, englué dans les délices de Carthage, le message comminatoire de Jupiter. Le dieu est décrit au moment où il enfle ses sandales ailées, grâce auxquelles il se transporte dans les airs. C'est alors qu'il est qualifié de *sublimem* :

Énéide IV, 240 : et primum pedibus talaria nectit / aurea, quae **sublimem** alis siue aequora supra / seu terram rapido pariter cum flamine portat, « il attache à ses pieds ses sandales d'or dont les ailes, aussi rapides que le vent, le portent **dans les airs** »

au-dessus des eaux et de la terre » (trad. Bellesort) ; « d'abord il attache à ses pieds ses sandales d'or qui, par-dessus les mers et les terres, le portent **dans les airs** avec leurs ailes tout aussi vite que le vent » (trad. Heuzé). **I**

Considérant sans doute le mot comme une redondance, les traducteurs modernes, généralement, ne daignent pas le traduire, trahissant ainsi leur embarras. En fait, le terme indique que le dieu se meut dans un ciel spécial, le ciel des dieux, même si sa mission le conduit à voler dans le ciel « ordinaire ».

La quatrième qualifie Ganymède au moment où il est enlevé par Jupiter sous l'apparence d'un aigle :

Énéide V, 255 : [...] quem praepes ab Ida / **sublimem** pedibus rapuit Iouis armiger uncis, « soudain l'oiseau qui porte les armes de Jupiter fond sur lui du haut de l'Ida, l'emporte et l'enlève **au milieu des airs** dans ses serres crochues » (trad. Bellesort) ; « descendu d'un trait de l'Ida, l'écuyer de Jupiter l'a enlevé dans ses serres crochues » (trad. Perret, *sublimem* non traduit) ; « mais, fondant du sommet de l'Ida, l'oiseau qui porte les armes de Jupiter l'a ravi **dans les airs** de ses serres crochues » (trad. Heuzé). **I**

Là encore, il arrive que le terme soit ignoré des traducteurs. À tort, car, ici aussi, le mot indique que Ganymède va être conduit, au-delà du ciel où vole ordinairement l'aigle, dans le ciel habité par les dieux, où, comme eux, il sera *sublimis*.

La cinquième est placée dans la bouche d'Énée interrogeant son père, aux Enfers, sur la possibilité de la réincarnation :

Énéide VI, 720 : o pater, anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est / **sublimis** animas iterumque ad tarda reuerti / corpora ?, « ô mon père, faut-il donc penser qu'il y a des âmes qui remontent **à l'air** du ciel et qui aspirent à rentrer dans les liens épais du corps ? » (trad. Bellesort) ; « ô père, faut-il donc croire que quelques-unes de ces âmes vont remonter d'ici vers le ciel et une fois de plus retourner à la lourdeur d'un corps ? » (trad. Perret, *sublimis* non traduit) ; « ô père, faut-il vraiment penser que certaines âmes vont d'ici vers le ciel **en s'élevant** et qu'à nouveau elles retournent à des corps ? » (trad. Heuzé). **I**

Le mot *sublimis*, épithète de *animas*, désigne ici le mouvement vers le haut très particulier qui conduit ces âmes des Enfers à la vie terrestre. Là encore, il s'agit d'un passage entre un lieu extérieur au monde terrien et ce monde-ci. La différence, ici, est qu'on passe des Enfers à la terre, via le ciel, et non du ciel terrien au ciel divin, comme précédemment. De nouveau, la nuance échappe à certains traducteurs.

La sixième apparaît dans la description du temple de Picus, dans la cité des Laurentes :

Énéide VII, 170 : *tectum augustum, ingens, centum **sublime** columnis / urbe fuit summa, Laurentis regia Pici, / horrendum siluis et religione parentum*, « il y avait, au sommet de la ville, un auguste palais énorme et **très haut**, soutenu par cent colonnes. C'était la résidence royale du Laurente Picus, que les bois et la vénération héritée des ancêtres entouraient d'une horreur sacrée » (trad. Bellesort) ; « un édifice énorme, soutenu de cent colonnes, **s'élevait** au plus haut de la ville, royale résidence du Laurente Picus, rempli d'une horreur sacrée par les forêts comme par la religion des ancêtres » (trad. Perret) ; « son auguste résidence, immense, **élevée vers le ciel** par cent colonnes, était au sommet de la ville, royale demeure du Laurente Picus, elle faisait frémir par ses bois et sa religion ancestrale » (trad. Heuzé). **I**

Seule la traduction de P. Heuzé rend l'idée d'élévation par les colonnes. Assurément, *sublime* est ici utilisé dans son sens original « qui élève vers le haut », mais le voisinage d'*augustus*, et le contexte religieux, exprimé par les deux vers suivants, fait baigner le passage dans une ambiance spirituelle.

La septième propose encore un cas différent d'utilisation magnifiée de *sublimis* :

Énéide X, 144 : [...] *Mnestheus, quem pulsi pristina Turni / aggere moerorum **sublimem** gloria tulit*, « et Ménésthée était là, que sa gloire récente d'avoir chassé Turnus des remparts élève **jusqu'au ciel** » (trad. Bellesort) ; « là aussi fut Ménésthée, que la précédente gloire d'avoir expulsé Turnus de la levée des murs porte **aux nues** » (trad. Heuzé). **I**

Le terme est, pour la première fois, accolé au nom d'un simple mortel, mais que la gloire d'un exploit militaire a élevé au-dessus des autres.

C'est encore un cas différent qui est proposé par la huitième occurrence :

Énéide X, 664 : *tum leuis haud ultra latebras iam querit imago, / sed **sublime** uolans nubi se immiscuit atrae [...]*, « alors le léger fantôme ne cherche plus à se cacher, mais il s'envole **très haut** et se perd dans la noirceur d'un nuage » (trad. Bellesort) ; « alors sa légère copie ne cherche pas plus longtemps de cachettes mais, en s'envolant **dans les airs**, s'est mêlée au nuage sombre » (trad. Heuzé). **I**

Pour que son protégé Turnus échappe à la mort, Junon le lance à la vaine poursuite d'un fantôme vapoureux d'Énée qu'elle a façonné. Le procédé vient d'Homère et n'offre en soi rien d'original. Ce qui l'est, c'est la manière dont Junon, une fois le danger écarté, fait disparaître le fantôme d'Énée, en l'envoyant « par le haut » se dissoudre dans les nuées. C'est ce contexte surnaturel qui donne ici une coloration particulière à cette opération, pour le reste banale, de dissipation d'une vapeur dans l'air.

La neuvième occurrence se produit dans la narration des funérailles du jeune héros arcadien Pallas, fils d'Évandre :

Énéide XI, 67 : *hic iuuenem agresti **sublimem** stramine ponunt*, « on y dépose sur une **haute** couche d'herbes le jeune homme » (trad. Bellesort) ; « ils placent le jeune homme **en haut**, sur cette agreste jonchée » (trad. Heuzé) ; « ils hissent le jeune homme, **si haut**, sur la litière d'herbes » (trad. Martin). **I**

Assurément, l'adjectif indique ici, avant tout, que la dépouille du jeune homme est hissée sur le lit funèbre ; et c'est bien ainsi que l'entendent les traducteurs. Mais l'ambiguïté vient de ce qu'il est épithète de *iuuenem* : le jeune homme est « en hauteur », mais, en même temps, sa mort héroïque le place plus haut que les autres.

La dernière occurrence, à notre avis, fait basculer le terme du côté du sens de « sublime » :

Énéide XII, 788 : *olli **sublimes**, armis animisque relecti*, « les deux combattants, **la tête haute**, retrouvent toute leur énergie avec leurs armes » (trad. Bellesort) ; « les deux **héros**, rétablis

avec leurs armes et leur audace » (trad. Heuzé) ; « iceux, **sublimes**, rétablis dans leurs armes et dans leurs âmes » (trad. Martin). **II**

Le duel Énée-Turnus constitue l'acmé de l'œuvre. Alors que les deux combattants faiblissent, l'aide qu'apporte Juturne à Turnus et Vénus à Énée les remet en état de se battre jusqu'à l'issue fatale. L'archaïque olli commande alors sublimes, en début de vers. Les traductions proposées nous paraissent faibles. Ainsi, avec Virgile, la mutation du sens du mot s'affirme-t-elle nettement.

III

Les élégiaques : Tibulle et Propertius

L'emploi de *sublimis* dans la poésie élégiaque est quasi confidentiel — ce qui confirme que le mot est senti comme appartenant, en poésie du moins, au vocabulaire noble. Une seule attestation chez Tibulle, et une autre chez Propertius.

Cependant l'occurrence de Tibulle est particulièrement intéressante :

I, 6, 83 : hanc Venus ex alto **sublimis** Olympo / spectat et infidis quam sit acerba monet, « cette femme, l'**altière** Vénus, du haut de l'Olympe, la regarde pleurer, en rappelant combien elle est sévère aux infidèles » (trad. Ponchont). **III**

Le passage se situe à la fin de la dernière élégie délienne, celle de la désillusion. Le poète avertit Délie que Vénus frappe impitoyablement les amantes infidèles. Certes *sublimis*, adjectif épithète de Vénus, est inséré entre *ex alto* et *Olympo*, mais en contraste avec l'autre mot inséré *flentem*. L'ambiguïté des sentiments du poète envers sa belle infidèle — tout ensemble il veut qu'elle soit punie et souffre à l'idée qu'elle le soit — fait basculer *sublimis*, croyons-nous, du côté dépréciatif : Vénus est insensible, pleine de morgue hautaine, envers les femmes infidèles qu'elle punit.

L'occurrence propertienne, en revanche, dans une pièce où, se plaçant sous le patronage de Philétas et de Callimaque, il s'éloigne de la pure élégie pour entonner un chant plus élevé, se situe en effet dans le registre noble. S'adressant à son vers, le poète lui intime

l'ordre d'aller rejoindre la renommée qui l'emporte, lui, le poète, très haut, dans une sorte de triomphe de sa Muse sur les autres écrivains :

Properce, III, 1, 9 : [...] quo me Fama leuat terra **sublimis** [...],
« [...] là où la Renommée me soulève de terre **dans un envol**
[...] » (trad. Viarre). **I**

C'est bien une sorte de divinisation du poète par sa gloire poétique à laquelle le lecteur est convié d'assister et, dans ce contexte, *sublimis* tend bel et bien vers l'élévation aux cimes de la gloire, vers le sublime.

IV Horace

Reste Horace, au talent si divers. On trouve chez lui cinq occurrences du mot. La première, chronologiquement, se trouve dans l'Ode à Mécène qui ouvre le recueil, publié en 23 :

Odes I, 1, 36 : quod si me lyricis uatibus inseres, / **sublimi**
feriam sidera uertice, « mais, si tu me donnes une place parmi
les lyriques inspirés, j'irai, **au haut des airs**, toucher les astres
de ma tête » (trad. Villeneuve) ; « mais si tu me donnes une
place parmi les lyriques inspirés, je viendrai, **au sommet des**
airs, toucher les astres de ma tête » (trad. Glinatsis). **I**

Le poète s'est déjà fait connaître par ses Épodes et ses Satires. Il aspire à présent à une gloire plus haute grâce à la virtuosité de ton et de vers qu'il va montrer dans ce nouveau recueil lyrique ; dans ce contexte, toucher les astres *sublimi uertice* a évidemment une signification de divinisation glorieuse grâce à la poésie. Vertex, « qui désigne le sommet de la tête [...] présente la proximité la plus directe avec la sphère céleste, dans laquelle le uates viendra puiser son inspiration »¹⁶.

L'occurrence suivante se situe dans un registre moins élevé, élégiaque : le poète, renonçant à l'amour, dépose ses armes dans le

¹⁶ R. GLINATISIS, « Le Corps et ses représentations dans l'œuvre d'Horace », REL 93 (2015), p. 181.

temple de Vénus et émet, comme dernier souhait, que la déesse frappe de son fouet sublimes la cruelle indifférente :

Odes III, 26, 11 : [...] regina, **sublimi** flagello / tange Chloen semel arrogantem, « [...] reine, lève **haut** ton fouet pour en toucher une fois Chloé qui fait la fière » (trad. Villeneuve). **I** Assurément, on peut ne voir ici qu'un sens physique, mais ce n'est pas un fouet ordinaire : c'est le fouet de la déesse de l'amour, aux terribles effets. C'est, à n'en pas douter selon nous, ce caractère surnaturel qu'exprime l'épithète.

La troisième attestation se trouve dans le livre I des Épîtres, publié vers 20 / 19. L'épître, adressée à un homme d'affaires qui se piquait de philosophie, est gentiment ironique :

Épîtres I, 12, 15 : [...] cum tu inter scabiem tantam et contagia lucri / nil paruum sapias et adhuc **sublimia** cures, « [...] lorsque toi, au milieu de cette lèpre et de cette contagion générale du gain, tu n'as pas une seule pensée petite et t'occupes encore des **plus hautes** recherches » (trad. Villeneuve). **II**

Sublimia désigne ici les cimes pointues de la recherche intellectuelle.

Les deux dernières occurrences se situent dans la production tardive du poète, après 14. L'une est dans l'Épître à Auguste, dans le fameux passage où le poète reconnaît la dette culturelle de Rome envers la Grèce :

Épîtres II, 1, 165 : temptavit quoque rem si digne uertere posset, / et placuit sibi, natura **sublimis** et acer, « il [le vainqueur romain] s'est essayé aussi dans la matière, cherchant s'il était capable d'adapter dignement ces poètes, et il s'y est complu, étant par nature **élevé** et vigoureux » (trad. Villeneuve). **II**

Ce vainqueur romain n'a pu, dit le poète, rivaliser avec les auteurs grecs que parce que, par nature, son esprit était sublimis, « tourné vers le haut ». Quant à l'autre, elle se trouve dans l'Art poétique, quand Horace évoque les évolutions que l'âge apporte au caractère de l'homme :

Art poétique 165 : [...] cereus in uitium flecti, monitoribus asper, / utilium tardus prouisor, prodigus aeris, / **sublimis**

cupidusque et amata relinquere pernix, « il est de cire pour recevoir l'impression du vice, rétif à qui le reprend, peu empressé de pourvoir à l'utile, prodigue d'argent, **hautain**, plein de désirs et prompt à délaisser ce qu'il aimait » (trad. Villeneuve). **III**

Parlant de la jeunesse, le vieil Horace en brosse un portrait très négatif sur cinq vers : *sublimis* apparaît au dernier, pour stigmatiser la morgue de la jeunesse. Il ne fait pas de doute que le mot est employé ici dans une acception négative, comme chez Tibulle.

V

Tite-Live

La partie conservée de l'œuvre de Tite-Live ne produit que cinq occurrences de *sublimis*, confirmant ainsi le peu de goût des historiens pour ce mot. Mais la surprise est que quatre tirent le sens du mot vers « sublime » et la dernière vers « hautain ».

Les deux premières se situent dans le contexte de la disparition miraculeuse de Romulus, élevé au ciel : c'est l'opinion des Patres, confirmée par le témoignage de Proculus :

I, 16, 2 : [...] *satis credebat patribus*, qui *proximi steterant*, **sublimem** raptum procella [...], « elle [la jeunesse romaine] était assez disposée à croire, d'après les Pères placés tout près du roi, qu'il avait été enlevé par l'orage » (trad. Baillet, *sublimem* non traduit) ; « ils se montraient assez disposés à croire, sur la foi des sénateurs qui s'étaient tenus près du roi, **qu'il était monté aux cieux**, enlevé par la tempête » (trad. Walter-Briquel). **I**

I, 16, 8 : « *haec*, inquit, *locutus sublimis abiit* », « à ces mots, dit-il, **il s'éleva dans les airs** et s'en alla » (trad. Baillet) ; « sur ces mots, ajouta Proculus, Romulus **s'éleva dans les airs** et disparut » (trad. Walter-Briquel). **I**

Dans les deux cas, il s'agit d'une « élévation vers le ciel » — on a envie de dire, d'une « ascension » — qui est l'indice d'une divinisation. Sauf exception, les traductions insistent d'ailleurs lourdement sur ce fait.

Pour la troisième, le contexte, pour être différent, n'en est pas moins empreint de merveilleux religieux. Le mot est utilisé à propos du prodige dont bénéficie Lucumon Tarquin à son approche de Rome :

I, 34, 8 : [...] uelut ministerio diuinitus missa capiti apte reponit, inde **sublime** abiit, « comme s'il remplissait une mission divine, il le lui replace exactement sur la tête ; après quoi il reprit son essor » (trad. Baillet, sublime non traduit) ; « il le repose exactement sur sa tête, comme s'il avait été envoyé par les dieux pour accomplir cette mission ; puis il s'en va, **s'élevant dans les airs** » (trad. Walter-Briquel). **I**

Le mot *sublimis*, qui apparaît à la fin du récit, indique certes que l'oiseau s'envole vers le ciel, mais comment douter qu'il ne s'ajoute pas à ce sens premier une valeur d'affinité avec le divin, s'agissant de l'oiseau de Jupiter et de la mention expresse, par Tite-Live, qu'il vient d'accomplir une mission divine ? C'est d'ailleurs bien ainsi que Tanaquil, aussitôt, interprètera le prodige (cf. I, 34, 9 : *diuinitus*).

Après quelques hésitations, nous nous sommes résolu à placer dans la même catégorie la quatrième occurrence, bien que, au premier abord, elle semble relever du sens original du mot. Elle se trouve dans le discours d'Hannibal à ses troupes, anxieuses à l'idée de devoir traverser les Alpes. Le passage fait allusion aux émissaires boïens, venus depuis la plaine du Pô proposer leur alliance à Hannibal en le pressant de traverser au plus vite la chaîne alpine. Hannibal ironise sur l'hypothèse que ceux-ci auraient traversé les Alpes en les survolant — « sur la queue d'une hirondelle », dirait-on aujourd'hui :

XXI, 30, 8 : eos ipsos quos cernant legatos non pinnis **sublime** elatos Alpes transgressos, « ces émissaires mêmes qu'ils ont sous les yeux n'ont pas passé les Alpes en les survolant **du haut des airs** » (trad. Jal). **I**

L'éditeur dans la Collection des universités de France, P. Jal signale qu'« on trouve des images semblables dans certains récits des exploits accomplis par les soldats d'Alexandre »¹⁷. De fait,

¹⁷ Cf. note ad loc. Cf. Quinte-Curce, VII, 11, 5 et 24 ; Arrien, IV, 18, 6.

c'est bien l'image d'un Hannibal en Alexandre qui domine le discours, un Hannibal guidé par Héraclès, qui avait auparavant déjà réussi cet exploit¹⁸. Dans ce contexte, l'ironie livienne nous paraît rendre compte de l'aspect miraculeux de la légende hannibالية du franchissement des Alpes : s'il ne l'a pas fait en les survolant, son exploit n'en est pas moins sublimis.

Avec la cinquième occurrence, sens et contexte sont très différents :

XXVIII, 9, 15 : itaque iret alter consul **sublimis** curru multiiugiis, si uellet, equis !, « aussi l'autre consul pouvait bien s'avancer **monté** sur un char attelé de tous les chevaux qu'il voulait » (trad. Jal) ; « ainsi l'autre consul pouvait s'avancer, **élevé** sur un char attelé de tous les chevaux qu'il voulait » (trad. Lasserre) ; « l'autre consul pouvait bien défiler, **monté** sur un char attelé d'autant de chevaux qu'il voulait » (trad. Flobert) ; « l'autre consul pouvait bien **faire le fier** à s'avancer sur son char attelé de tous les chevaux qu'il voulait » (trad. Martin). **III**

Le mot est placé, au style indirect, dans les réflexions de la foule au triomphe des deux généraux vainqueurs au Métaure (207) : ils avaient eu tous deux l'honneur du triomphe, mais C. Claudius Nero avait cédé la préséance du char triomphal à son collègue M. Livius Drusus, en acceptant de ne défiler qu'à cheval¹⁹. L'animosité de la foule à l'égard de Livius Drusus interdit, selon nous, de donner à sublimis le sens banal de « monté, élevé » (sans compter le fait qu'un cavalier est plus haut qu'un homme juché sur un char) ; la foule stigmatise l'orgueilleuse satisfaction du général triomphant, qui, selon elle, n'a pas lieu d'être. C'est donc bien vers le sens de « hautain » que tend ici le mot.

¹⁸ Sur Hannibal-Alexandre protégé d'Héraclès, voir en dernier lieu M. SIMON, « Aspects de l'épopée d'Hannibal : la construction livienne d'une figure tragique », REL 93 (2015), p. 241-246.

¹⁹ Sur cette affaire assez embrouillée, voir J.-L. BASTIEN, Le Triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République, Rome, École française de Rome, 2007, p. 77 sq. ; 199-201 ; 290 ; 298 ; 384 sq.

VI Ovide

L'enfant terrible de la poésie augustéenne offre le plus grand nombre d'occurrences de *sublimis* : quarante. À l'évidence, avec lui, le mot échappe au vocabulaire épique, où, grâce à Virgile, il était prépondérant. Toutefois, comme pour Virgile, la moitié des occurrences renvoie au sens original du terme ; ce sont les *Métamorphoses* qui, sur un total de vingt, en sont responsables, avec dix-sept attestations du sens original. Pour les sens dérivés, on constate que, sur dix-neuf occurrences, neuf tendent vers le sens de « sublime », six ont pratiquement ce sens, tandis que quatre renvoient au sens dépréciatif de « hautain ». Incontestablement, avec Ovide, une mutation est en train de se faire.

Les *Héroïdes*, œuvre de jeunesse, offrent trois occurrences, toutes trois placées dans la bouche de femmes jalouses dénigrant leur victime, Déjanire parlant d'Iole, Médée de Créuse :

Héroïdes IX, 129 : *dat uultum populo sublimis*, « elle offre au peuple son visage et marche, **la tête haute** » (trad. Prévost) ; « **le front haut**, elle offre au peuple son visage » (trad. Martin).

III

Héroïdes XII, 179 : *rideat et Tyrio iaceat sublimis in ostro*, « qu'elle rie et qu'elle s'étale, **superbe**, dans la pourpre de Tyr » (trad. Prévost). **III**

Héroïdes XXI, 107 : *in templum redeo gradibus sublime Dianae*, « je reviens au temple de Diane qu'**exhaussent** des degrés » (trad. Prévost). **I**

Si la troisième occurrence renvoie peu ou prou au sens premier, à peine nuancé par la référence religieuse, pour les deux premières, nous retrouvons, après Varron et Horace, ce sens de « hautain » ignoré d'A. Ernout et A. Meillet.

Deux occurrences aussi dans les *Amours* :

Amours I, 15, 23 : *carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti*, / *exitio terras cum dabit una dies*, « les poèmes du **sublime** Lucrèce ne périront que le jour où le monde entier sera détruit » (trad. Bornecque). **II**

Amours III, 1, 39 : non ego contulerim **sublimia** carmina nostris, « je ne comparerai certes pas tes accents **sublimes** aux miens » (trad. Bornecque). **II**

À l'instar d'Horace, mais en allant plus loin que lui, Ovide applique le mot à sa production littéraire ou à lui-même. Il est important de noter que c'est sous Auguste et par Ovide que cette acception, qui deviendra banale, apparaît de manière récurrente.

Deux des trois attestations des Métamorphoses renvoient à une utilisation magnifiée du mot. La première (I, 85) apparaît comme un écho au De natura deorum :

Métamorphoses I, 85 : pronaque cum spectent animalia cetera terram, / os homini **sublime** dedit caelumque uidere / iussit, « tandis que, tête basse, tous les autres animaux tiennent leurs yeux attachés sur la terre, il [Prométhée] a donné à l'homme un visage **qui se dresse au-dessus** ; il a voulu lui permettre de regarder le ciel » (trad. Lafaye). **I**

À l'autre extrémité de l'œuvre, c'est l'adjectif accolé au serpent d'Esculape, qui se dresse, certes, comme tout serpent, mais qui apparaît en même temps comme une divinité inspirant une terreur sacrée :

Métamorphoses XV, 673 : pectoribusque tenus media **sublimis** in aede / constitit, « **il se dresse** jusqu'à la poitrine au milieu de l'édifice » (trad. Lafaye). **I**

À l'inverse, l'ultime occurrence renvoie clairement, à nouveau, comme dans les Héroïdes, au sens dépréciatif du mot :

Métamorphoses IV, 421 : adspicit hanc natis thalamoque Athamantis habentem / **sublimes** animos et alumno numine Iuno [...], « ses enfants [d'Ino], l'honneur de partager la couche d'Athamas et d'avoir eu un dieu [Dionysos] pour nourrisson remplissaient son âme d'**orgueil** ; Junon, s'en étant aperçue [...] » (trad. Lafaye). **III**

Les Fastes réalisent l'exploit, sur cinq occurrences du mot, de n'en avoir aucune autre que dérivée vers le sens de « sublime », comme si la ferveur religieuse affichée du poème n'en supportait pas d'autre. La première se trouve dans l'éloge des astronomes et le sens de « sublime » n'y fait pas de doute :

Fastes I, 301 : non Venus et uinum **sublimia** pectora fregit / officiumque fori militiaeue labor, « ni Vénus ni le vin n'ont pu briser leur **noble** cœur, ni les devoirs civils ni les épreuves militaires » (trad. Schilling). **II**

On se borne à y tendre avec la deuxième occurrence, qui renvoie à l'ambiguïté, à présent bien connue, entre hauteur physique et élévation spirituelle à propos d'un édifice religieux :

Fastes I, 638 : [...] templo / qua fert **sublimes** alta Moneta gradus, « [...] le temple, là où **majestueusement** Moneta élève ses degrés vers le ciel » (trad. Schilling). **I**

En revanche, la troisième, dans l'éloge d'Auguste, est beaucoup plus proche de « sublime », jusqu'à une quasi-équivalence :

Fastes IV, 861 : et quotiens steteris domito **sublimis** in orbe, / omnia sint humeris inferiora tuis ! « et chaque fois que tu te dresseras **majestueusement** sur le monde subjugué, que rien ne puisse arriver à la hauteur de tes épaules » (trad. Schilling). **II**

Les deux dernières évoquent toutes deux une divinisation, l'une de Maestas, l'autre de Pollux :

Fastes V, 27 : nec mora, consedit medio **sublimis** Olympo, « sans délai, elle prit **majestueusement** place au milieu de l'Olympe » (trad. Schilling). **II**

Fastes V, 715 : iamque tibi, Pollux, caelum **sublime** patebat, « déjà le ciel allait s'ouvrir à toi, Pollux, **dans les hauteurs** » (trad. Schilling). **I**

La différence entre ces deux occurrences est que, alors que c'est Maestas qui est qualifié de *sublimis*, Pollux, lui, est encore dans le processus de divinisation, que lui-même va d'ailleurs retarder en exigeant la présence de son frère : le ciel divin lui est ouvert, mais il n'y est pas encore entré.

Enfin, les poèmes d'exil ne comptent pas moins de sept occurrences, dont six dans les Tristes. La première des Tristes évoque Jupiter considérant « d'en haut » les dieux et le ciel :

Tristes II, 215 : [...] utque deos caelumque simul **sublime** tuenti / non uacat exiguis rebus adesse Ioui, « [...] comme Jupiter, occupé des **hautes** affaires du ciel et de ce qui regarde les dieux, tu ne prêtes guère attention aux humbles détails » (trad. Martin). **I**

« Sublime » désigne bien ici un espace supérieur au ciel ordinaire. La deuxième s'inscrit dans le cadre déjà vu de l'ambiguïté entre hauteur physique et élévation spirituelle souvent notée à propos d'un temple sacré :

Tristes III, 1, 59 : inde tenore pari gradibus **sublimia** celsis / ducor ad intonsi candida templa dei, « de là mon guide **m'élève**, de degré en degré, jusqu'au temple en marbre blanc élevé au dieu chevelu » (trad. Martin). **I**

La troisième et la cinquième invitent à se garder des choses qui, si hautes soient-elles, restent sous le regard des dieux :

Tristes III, 4a, 2 : tu quoque formida nimium **sublimia** semper, « toi aussi, redoute toujours les séjours **trop élevés** » (trad. Martin). **I**

Tristes IV, 8, 47 : nil ita **sublime** est supraque pericula tendit, / non sit ut inferius suppositumque deo, « rien n'est placé **si haut**, rien ne s'élève tellement au-dessus des dangers qu'il ne soit dominé par un dieu, et soumis à sa puissance » (trad. Martin). **I**

La quatrième, qui décrit un chef ennemi défilant au triomphe d'Auguste, nous semble ressortir à la valeur dépréciative du terme :

Tristes IV, 2, 27 : hic, qui Sidonio fulget **sublimis** in ostro, / dux fuerat belli, « ce guerrier **altier**, tout resplendissant de la pourpre sidonienne, c'était le chef ennemi » (trad. Martin). **III**

La dernière couronne la gloire poétique « sublime » du poète :

Tristes IV, 10, 121 : tu mihi, quod rarum est, uiuo **sublime** dedisti / nomen, ab exequiis quos dare fama solet, « c'est toi [Muse] qui, par un rare privilège, m'as donné, pendant ma vie, cette **célébrité** que la renommée ne dispense qu'après la mort » (trad. Martin). **II**

Quant à l'occurrence unique des Pontiques, elle définit l'esprit du correspondant d'Ovide, Fabius Maximus, jugé infiniment supérieur à son illustre lignée :

Pontiques III, 3, 100 : mens tua **sublimis** supra genus eminet ipsum, « ton esprit **sublime** s'élève au-dessus de ta race elle-même » (trad. Martin). **II**

Il ressort de notre enquête d'abord que le sens original de *sublimis*, « élevé, qui s'élève ou qui se tient en hauteur », demeure, avec 60 occurrences sur 111, le sens le plus attesté dans la période considérée. Encore avons-nous exclu de la statistique Germanicus et Manilius, qui l'auraient faussée. Cependant, dès Cicéron — et lui-même à la suite d'Ennius — on voit apparaître des utilisations de *sublimis* qui, sans quitter la valeur première du terme, tendent à le faire glisser de la sphère physique vers le spirituel, le religieux, le surnaturel, le divin. Si Varron fait figure de précurseur, c'est surtout Virgile qui en use ainsi, mais il est remarquable aussi qu'un historien, Tite-Live, ne dédaigne pas ce sens, malgré le peu de goût du genre historique pour ce terme. Enfin, Horace et surtout Ovide apparaissent comme ceux qui usent avec le plus de virtuosité de toute la palette sémantique de *sublimis*, du sens original jusqu'à celui de « hautain » — sens peu remarqué par les études à ce jour.

L'acception classique « sublime » proprement dite apparaît donc bien dans cette période, mais, si elle s'applique parfois à la gloire littéraire, elle n'est jamais utilisée encore avec la valeur technique littéraire qu'elle aura plus tard, et cette acception reste largement minoritaire. En dehors du sens original, l'acception la plus courante est celle qui fait dériver le mot vers un sens valorisant, où l'élévation, quelle qu'en soit la nature, accompagne le sens physique. C'est ainsi que *sublimis*, sans quitter totalement son acception première, est utilisé de préférence pour exprimer la hauteur sociale, la grandeur d'âme, la supériorité intellectuelle ou morale, la gloire, notamment littéraire. On le voit particulièrement attaché au monde religieux : temples, dieux, phénomènes surnaturels, divinisations.

Certes, la nuance est parfois subtile entre le sens original et ce début de dérivation du terme. Les traducteurs ont souvent ressenti cette difficulté de rendre la nuance ; parfois même ils y ont renoncé, et n'ont même pas traduit le mot, lacune que nous avons tentée de combler en donnant notre propre traduction.

Il reste à poser la question du devenir du terme après la période considérée. Un rapide sondage dans l'époque julio-claudienne permet d'abord de confirmer le peu d'appétence du genre historique pour ce mot : Velleius Paterculus est muet ; Valère-

Maxime ne l'utilise que dans son sens original (4 fois). Quant à Tacite, il ne l'utilise qu'une fois, et dans son sens original, dans une œuvre historique (Histoires IV, 30, 2), mais trois fois dans ses *opera minora* dans un sens dérivé positif²⁰. L'épopée, en revanche, continue d'affectionner le terme, du moins Lucain chez lequel, sur neuf occurrences, on en trouve quatre tirant vers le sens de « sublime » (Pharsale I, 136 ; III, 86 ; VII, 342 ; X, 378) et une vers celui de hautain (V, 16)²¹. Toutefois, celui qui fait définitivement basculer *sublimis* dans le sens de « sublime », c'est Sénèque. Une fois ôtées les quinze occurrences des Questions naturelles, où il est naturellement pris dans son sens original, on constate que, sur les 41 occurrences du terme qui restent (30 dans son œuvre philosophique, 11 dans ses tragédies), 27 ont incontestablement le sens de « sublime »²². La mutation est faite, qu'illustreront Quintilien (39 occurrences) et Pline le Jeune (8 occurrences).

Arrêtons-nous là et laissons à présent *sublimis* voguer vers son nouveau destin.

²⁰ *Vie d'Agricola* 4, 6 ; 44, 2 ; Dialogue des orateurs 21, 2. Cette désaffection persistera avec Florus (0 occurrence), Suétone (2, au sens original). Elle ne cédera qu'avec Ammien Marcellin (56).

²¹ Les autres occurrences, au sens original, sont III, 528 ; 709 ; V, 554 ; IX, 137 (encore peut-on hésiter pour cette dernière). Les auteurs épiques de l'époque flavienne continuent d'affectionner le mot, surtout Silius Italicus (56 occurrences) et Stace (23), mais non Valerius Flaccus (2 seulement).

²² Ajoutons-y l'Octavie 704.

Auteur	Total	Sens original	→ sublime I	≈ sublime II	≈ hautain III
Lucrèce	4	4			
Catulle	1	1			
Triarius	1		1		
Cicéron	15	9	6		
Nat. deor.	11	6	5 (4 Ennius)		
Tusc.	4	3	1		
Ps.-César, B. Af.	1	1			
Salluste, Hist.	1	1			
Varron	10	8	1		1
RR	9	8			1
Sat. Men.	1		1		
Virgile	21	10	10	1	
Buc.	1		1		
Georg.	4	4			
Aen.	16	6	9	1	
Horace	8	3	2	2	1
Od.	4	2	2		
Ep.	2			2	
Ars poet.	2	1			1
Tite-Live	5		4		1
Vitruve	1	1			
Tibulle	1				1
Pan. Mess.	1	1			
Properce	1		1		
Ovide	40	21	9	6	4
Her.	3	1			2
Am.	2			2	
Rem. am.	1	1			
Medic. fac.	1	1			
Met.	20	17	2		1
Fast.	5		2	3	
Tr.	7	1	4	1	1
Pont.	1		1		
Total	111	60	34	9	8